

# Alfred Korzybski et la pragmatique de la carte

Micheline Cosinschi  
 Institut de Géographie  
 Faculté des Géosciences et de l'environnement  
 Université de Lausanne, Suisse

Texte soumis à évaluation le 21.08.2008

Publié dans :

ANALELE ȘTIINȚIFICE ALE UNIVERSITĂȚII „AL. I. CUZA” IAȘI  
 (2008) Tom LIV s. II – c, pp. 11-18.

*La carte n'est pas le territoire.*  
 A. H. Korzybski

*C'est la carte qui engendre le territoire*  
 J. Baudrillard

*La carte n'est pas le territoire et,  
 pourtant, elle est le territoire.*  
 B. Harley

Au cœur de sa sémantique générale, afin de fonder son discours et faire comprendre ce qu'il entend par un « langage dont la structure [serait] similaire à celle des faits » Alfred Korzybski<sup>1</sup> émet trois assertions importantes en utilisant l'exemple de la *carte* et du *territoire*. Ça tombe bien ! Elles sont des métaphores utiles aussi pour notre compréhension de la cartographie, en particulier si nous cherchons à la saisir épistémologiquement<sup>2</sup> sous l'angle de la structure de la carte. Les propositions de Korzybski, que nous pouvons mettre en corrélation dans un champ logique ternaire<sup>3</sup>, sont les suivantes :

- *La carte n'est pas le territoire ;*
- *La carte ne représente pas tout le territoire ;*
- *La carte est auto-réflexive.*

## A. « Une carte n'est pas le territoire »

<sup>1</sup> Alfred H. Korzybski (1879-1950), d'origine polonaise, est connu surtout pour son ouvrage *Science and Sanity : An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics* (1933) et comme fondateur de l'Institut de Sémantique générale (Connecticut, 1938). À travers l'introduction à sa sémantique proposée par Hélène Bulla de Villaret (1973) nous pouvons prendre connaissance de l'apport de Korzybski et poursuivre ensuite à travers Gregory Bateson (1996).

<sup>2</sup> Une démarche épistémologique cherche à répondre à la nécessité conceptuelle de réfléchir sur nos connaissances afin d'y trouver une cohérence, une sorte d'échafaudage ou de structure de résistance. Si on adopte l'idée que toute pensée implique une logique, une façon d'organiser et de valider un principe de cohérence qui assure la liaison des concepts en interaction, le but de la réflexion n'est pas de faire de l'épistémologie en tant que telle mais plutôt d'utiliser une certaine épistémologie – ternaire en l'occurrence –, pour l'appliquer à un domaine concret de la connaissance, ici celle de la *structure* des cartes.

<sup>3</sup> Notre réflexion s'inscrit dans une approche spécifique et originale, celle d'une logique ternaire, développant à la suite de Stefan Lupasco et bien d'autres systémistes, mathématiciens, philosophes, historiens, physiciens, anthropologues, ... (tels G. Dumézil, R. Girard, Ch. S. Pierce, K. Popper, G. Duby, R. Thom, J. LeGoff, T. Caplow, H. Atlan, M. Serres, D.-R. Dufour, ou B. Nicolescu), une épistémologie qui accorde à l'entre-deux un rôle éminent. À ce sujet : Cosinschi [à paraître].

« Une carte *n'est pas le territoire* : elle nous donne seulement une représentation de celui-ci à l'aide de *symboles, de signes conventionnels* » (Bulla de Villaret, 1973 : 21). Autrement dit une carte, tout comme un mot, n'est pas sur le même niveau que ce qu'elle représente.

On est en droit de penser que cette première assertion de Korzybski se rapporte à la *légende* de la carte, c'est-à-dire à son contenu et sa forme d'expression symbolique. Bulla de Villaret nous le confirme : « en effet, les mots dont nous nous servons pour désigner les objets, et par la suite pour les qualifier, les classer, les juger, ne sont pas sur le même niveau que ces objets eux-mêmes » (ibid. : 44) : La carte *n'est pas le territoire*, tout comme le mot n'est pas l'objet. Il ne faut pas confondre les niveaux d'abstraction : la carte n'est que le symbole du territoire, sa représentation. D'ailleurs même si « on pourrait dire qu'une carte géographique est une sorte de double permettant de s'orienter par rapport à une réalité spécifique, [...] en fait, comme l'a démontré Lewis Carrol, carte et territoire ne sont pas interchangeables, sinon nous ne pourrions nous repérer sur l'une tout en étant perdus dans l'autre » (Danto, 1989 : 65).

Gregory Bateson<sup>4</sup>, préparant une conférence en hommage à Korzybski, réexamine l'aphorisme « *La carte n'est pas le territoire* » :

*En revenant sur cette phrase, après des années de réflexion sur d'autres aspects de l'épistémologie, et en sachant cette fois que l'épistémologie est une branche de l'histoire naturelle, je me suis rendu compte que ce qui passe du territoire à la carte – c'est-à-dire du monde extérieur au cerveau –, ce sont des nouvelles d'une différence. S'il n'y a pas de différence dans le territoire, il n'y a rien à mettre sur la carte, qui restera vide. De plus j'ai remarqué que chaque carte possède ses règles qui précisent quelles différences du territoire doivent être reportées sur la carte. Ce qui arrive jusqu'à la carte, ce sont des nouvelles de différences, et ce qui y reste, ce sont des différences qui, grâce à un codage stylisé, deviennent des comptes-rendus de ces nouvelles (Bateson, 1996 : 277).*

« *La carte n'est pas le territoire, et le nom n'est pas la chose nommée* ». Entre le rapport et la chose rapportée, souligne encore Bateson, il y a une opération de transformation : « la *Ding an sich*, une transformation, un codage [... qui ...] tend à avoir la nature d'une *classification*, de l'attribution à la chose d'une classe. Nommer revient toujours à classer ; et à cartographier, c'est essentiellement la même chose que nommer » (Bateson, 1979 : 36). Cependant Bateson (ibid. : 36-37) rappelle que tout n'est pas si simple lorsqu'on cherche à appliquer la formule à l'histoire naturelle du processus mental chez l'homme. Distinguer le nom et la chose nommée, la carte et le territoire, fait appel vraisemblablement à l'hémisphère dominant (gauche) du cerveau alors que l'hémisphère symbolique et affectif (droit) est sans doute incapable de faire la distinction, parce qu'il ne s'occupe sûrement pas de ce genre de distinction. Il est facile par exemple de considérer – avec l'hémisphère dominant – qu'un drapeau représente une sorte de nom d'un pays mais l'hémisphère droit ne pourra faire cette distinction, considérant « le drapeau comme sacramentellement identique à ce qu'il représente. Par exemple la "Bannière étoilée" est les États-Unis. Et si on la foule aux pieds, la réaction peut-être la colère. Et cette colère ne serait pas apaisée par des explications sur la relation entre la carte et le territoire (de toute façon celui qui piétine le drapeau l'identifie aussi avec ce qu'il représente) » (ibid. : 37). Ceci pour dire qu'« il y aura toujours et nécessairement un bon nombre de situations où la réaction ne sera pas guidée par la distinction logique entre le nom et la chose nommée » (ibid. : 37), entre la carte et le territoire.

## **B. « La carte ne représente pas tout le territoire »**

---

<sup>4</sup> On peut lire chez Harries-Jones (1995) une analyse de l'évolution paradigmatique de Bateson, en particulier au chapitre trois où les enjeux scientifiques au début du XX<sup>e</sup> siècle et les influences de Korzybski sur la pensée de Bateson, concernant surtout la structure de la connaissance, sont examinés à partir de « *La carte n'est pas le territoire* ». À noter que Bateson considère Korzybski comme un « popularisateur » de la philosophie de Whitehead et de Russell.

« La carte *ne représente pas tout le territoire*, la représentation est schématique, les détails ne sont pas tous indiqués : une forêt sera ainsi représentée par une tache verte qui ne montrera pas la disposition des arbres qui la compose » (Bulla de Villaret, 1973 : 21). Autrement dit une carte, tout comme un mot, ne figure pas tous les faits. « Puisque chaque niveau est une abstraction à partir du précédent, il y aura toujours des caractéristiques qui seront laissées de côté » (ibid. : 44).

Cette deuxième assertion met en exergue *l'échelle*, le fait que le territoire cartographié est figuré plus petit qu'en réalité, par conséquent il y a représentation schématique, tout n'est pas indiqué, les détails sont généralisés. La carte *ne représente pas tout le territoire*, tout comme le mot ne représente qu'une partie des attributs de la chose qu'il représente. Il y a des ordres différents et « lorsque nous passons d'un ordre d'abstraction donné à un autre plus élevé, nous passons en fait d'une structure de dimension donnée à une structure plus vaste qui la contient et en contient également d'autres » (ibid. : 73). Les niveaux de généralisation se succèdent suivant les réductions d'échelle.

### C. « La carte est auto-réflexive »

« La carte *est auto-réflexive* » est la troisième prémisse de Korzybski. C'est comme pour le langage. D'une part il reflète l'utilisateur et, d'autre part il est auto-réflexif puisque nous utilisons le langage pour parler du langage, disant quelque chose à propos de quelque chose qui a été dit<sup>5</sup>. On a déjà vu le problème en abordant le miroitement. « Pour être complète, une carte devrait représenter "une carte de la carte" ainsi d'ailleurs que le cartographe, puisque carte et cartographe font tous deux partie du terrain au moment où la carte est dressée » (ibid. : 67). Impossible d'avoir le dernier mot ! Impossible de se prononcer ou de dessiner le territoire de manière absolument complète car « la structure de notre langage, la structure du monde, et la structure de notre système nerveux apparaissent tels que toute symbolisation, du moins sur les niveaux humains, que ce soit la parole, l'écriture, la carte, des dessins, des nombres, n'importe quoi, s'avère être potentiellement auto-réflexif de façon indéfinie » (ibid. : 68).

Dans la triade korzybskienne, il semble bien que ce soit la troisième assertion qui est la plus importante. Somme toute, c'est la carte prise dans tous les états de ses définitions qui est le point de départ de la pragmatique cartographique. C'est en partant de celle-ci, bagage de connaissances pertinentes, que le cartographe construit une carte qui porte continuellement son empreinte. Le voyageur absolu parcourt aussi la carte en projetant sur les lieux l'actualisation de sa mémoire à la fois sensible, intuitive, intellectuelle, sous une forme synesthésique faite des couleurs, odeurs, goûts, bruits, vents, pensées, simplement imaginés ou ressentis pour les y avoir déjà parcourus.

### Peirce et Korzybski

La carte *auto-réflexive* de Korzybski semble renvoyer, d'une certaine manière, à la continuité du signe chez Peirce<sup>6</sup>. En effet, la conception triadique de Peirce en *representamen* (le signe en tant que tel),

<sup>5</sup> Comme l'image dans l'image, à l'infini.

<sup>6</sup> La pensée de Charles Sanders Peirce (1839-1914), mathématicien, logicien, philologue, physicien, chimiste, astronome, philosophe... mais fondamentalement sémioticien, n'est de loin pas d'un abord facile. On peut s'y frotter à travers l'ouvrage excellent de Nicole Everaert-Desmedt (1990) *Le processus interprétatif. Introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*.

La sémiotique triadique de Peirce s'appuie sur une réflexion phénoménologique et sur la logique des relations et généralise le concept de *signe* (ibid. : 24-25) – d'où son intérêt pour éclairer le statut emboîté de nos cartes ; la cartographie étant un exemple parmi d'autres de systèmes de signes. Elle est triadique car la « production de la signification, est un processus [...] qui met en relation un signe ou *representamen* (1<sup>er</sup>), un objet (2<sup>e</sup>) et un interprétant (3<sup>e</sup>) » (ibid. : 26). Chacun de ces termes se subdivisant « en trois catégories : il existe trois types de *representamens*, trois modes de renvoi du *representamen* à l'objet, trois façons ont

*objet* (réfèrent) et *signe interprétant* (une autre représentation du même objet, un signe équivalent dans un autre système de communication), implique des chaînes de signes. Les signes peirciens forment des chaînes, c'est-à-dire que

*le signe est premier quand il renvoie à lui-même, second quand il renvoie hic et nunc à son objet, troisième quand il renvoie à son interprétant. Et le signe pris en lui-même, son objet et son interprétant sont eux-mêmes des signes et entretiennent à ce titre la même relation triadique avec eux-mêmes, leur objet et leur interprétant* (Deledalle, 1979 : 35).

Pour être plus clair, Peirce dit sur le signe : « Il [un signe] s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée je l'appelle l'*interprétant* du premier signe » (Deledalle, 1979 : 65) et de préciser « un signe est tout ce qui détermine quelque chose d'autre (son *interprétant*) à renvoyer à un objet auquel lui-même renvoie (son *objet*) de la même manière, l'*interprétant* devenant à son tour un signe et ainsi de suite *ad infinitum* » (ibid. : 66). Et dans cette chaîne impliquant une coopération tripartite (*signe, objet, interprétant*), la carte *auto-réflexive* de Korzybski semble également renvoyer bien plus au *signe interprétant* qu'aux autres termes.

Ne peut-on considérer, comme le souligne Philippe Boudon (2002 : 269-270) à propos de l'échelle cartographique, que la trame géométrique de la carte est dans la *priméité*, au niveau d'une qualité générale homogène et indépendante de la relation d'échelle qu'elle entretient avec le réfèrent ? En entraînant une décision sur l'ordre de l'échelle cartographique, la trame permet d'établir le rapport entre les unités de la carte et celles du réfèrent (l'unité représentante à l'unité représentée), nous entrons ainsi dans la *secondéité*. Finalement, la pertinence du travail de cartographie par la mise en rapport des éléments de la carte avec la trame est de l'ordre de la *tiercéité*, du signe interprétant.

La légende et l'échelle correspondent bien aux deux assertions qui ont fait la renommée de Korzybski. Plus explicitement « la carte *n'est pas le territoire* » parle du rôle de la légende tandis que « la carte *ne représente pas tout le territoire* » parle du rôle de l'échelle. Mais c'est bien la troisième assertion, dont on discute le moins d'ailleurs, « la carte *est auto-réflexive* », qui est la plus importante. N'est-ce pas ce que l'on retrouve chez Peirce où le médiateur *interprétant*, relie le *representamen* à l'*objet* et manifeste leur l'écart, dans l'espace de liberté du quadrant corrélatif puisque toute pensée, nous dit-il, est inachevée dans son processus itératif d'achèvement.

On a donc la tentation de voir les deux premières assertions de Korzybski dans un rapport de type orthogonal, qui n'aura de sens que si elles entrent en corrélation, médiatisées par un troisième concept. La corrélation contenant/contenu – c'est bien de cela qu'il s'agit chez Korzybski – présuppose l'intervention d'un *tiers-inclus* : la représentation cartographique, à la fois et bien plus qu'échelle et légende et dont le terme d'*implantation cartographique* nous paraît plus adéquat. L'*implantation cartographique* donne en effet la clé qui permet, d'un côté, au cartographe de faire la carte, de la coder, d'organiser le champ cartographique (de lui donner l'ordre hiérarchique nécessaire) et, de l'autre côté, qui permet au lecteur de cette carte de décoder, de déchiffrer la représentation. Se trouvant dans l'esprit du cartographe mais aussi dans celui du lecteur averti (quel que soit le vécu ou la pragmatique de l'un et de l'autre, le référentiel n'est qu'enrichissant) et enfin dans la carte même, les règles de l'*implantation cartographique* s'imposent pour faire passer la communication cartographique, qui est autre chose qu'une coïncidence heureuse entre le contenant et le contenu. Pour paraphraser Peirce, on peut dire du document cartographique la même chose de ce que l'on peut dire de tout discours, à savoir qu'il « signifie ce qu'il signifie par le seul fait que l'on comprenne qu'il a cette signification ».

---

l'*interprétant* opère la relation entre le *representamen* et l'*objet* » (ibid : 27), que l'on distingue pour chacun de ces modes par la *priméité*, la *secondéité* et la *tiercéité*. On parle ainsi d'une « articulation trichotomique » (ibid. : 48).

La pragmatique de la communication cartographique avec ce qu'elle dénote mais aussi ce qu'elle connote, avec son contexte, sa pertinence, exprime le seul critère qu'une carte peut faire valoir : son *information signifiante* et réciproquement sa *signification informante*. Il faut une bonne dose de redondance, autrement dit un partage par les producteurs et les utilisateurs de la carte, d'un même système de valeurs scientifiques et idéologiques, pour que le message cartographique passe. On est loin, très loin, du cartographe qui, en se voulant objectif, s'effacerait pour laisser parler « objectivement » les seuls faits.

Déjà peut-on saisir, dans la représentation rupestre célèbre du village préhistorique de Bedolina<sup>7</sup>, que la lecture comporte une réduction d'échelle du territoire vu verticalement (chemins, champs, cultures agricoles) et une symbolisation, une légende projetée latéralement pour les êtres vivants (hommes, animaux) et en partie pour les maisons. L'échelle et la légende sont là, même s'il manque formellement la taille et l'orientation ; ce serait trop demander puisque même chez les philosophes grecs, ces deux paramètres sont encore qualitatifs. Il est étonnant qu'une représentation si ancienne d'un territoire soit finalement si cartographique. Les deux plans symboliques sont mis à plat. Pouvoir lire et comprendre « la carte » comporte déjà un niveau d'abstraction assez élevé. Les soi-disant « primitifs » étaient très pragmatiques : ils faisaient des cartes non pour le plaisir, mais pour en faire usage !

---

<sup>7</sup> Pétroglyphe cartographique de Bedolina, Capo di Ponte dans le Valcamonica (Italie). Sur 2,30 x 4,16 mètres, on peut voir au premier plan les maisons d'un village ; plus haut, les champs cultivés, des ruisseaux et canaux. Voir : Harley, J.B., Woodward, D. (eds.) [1987a] *The History of Cartography. I. Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Vol. 1, The University of Chicago Press, Chicago & London, p. 79 (d'après : Lloris, M.B. [1972] « Los grabados rupestres de Bedolina (Valcamonica) », in : *Bollettino del Centro Camuno di Studi Preistorici*, 8, pp. 121-158, fig. 48). Sur l'Internet, par exemple : [http://commons.wikimedia.org/wiki/Image:Bedolina\\_map.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/Image:Bedolina_map.jpg), <http://www.gpsglobal.com.br/Artigos/Cartografia/Imagens/bedolina.gif>, <http://imaginarymuseum.org/MHV/PZImhv/HistCartoV1.0169.16.jpg>, sites consultés le 20.08.2008.

## Bibliographie

- BATESON, G. [1996] *Une unité sacrée : quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*. La couleur des idées, Seuil, Paris.
- BOUDON, P. [2002] *Échelle(s)*. La bibliothèque des formes, Anthropos, Paris.
- BULLA DE VILLARET, H. [1973] *Introduction à la sémantique générale de Korzybski*. Le courrier du livre, Paris (réédité en 1992).
- COSINSCHI, E. & COSINSCHI, M. [à paraître] *Éloge de l'entre-deux : épistémologie ternaire appliquée à la sémiotique conceptuelle, la philosophie, l'image et la pensée cartographique*.
- DANTO, A. [1989] *La transfiguration du banal : une philosophie de l'art*. Seuil, Paris.
- DELEDALLE, G. [1979] *Théorie et pratique du signe : introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*. En collab. avec Joëlle Réthoré, Payot, Paris.
- EVERÆRT-DESMEDT, N. [1990] *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*. Coll. Philosophie et Langage, P. Mardaga, Liège.
- HARRIES-JONES, P. [1995] *A Recursive Vision : Ecological Understanding and Gregory Bateson*. Chp. 3 : « The Map is Not the Territory : Time, Change, and Survival », University of Toronto Press, Toronto, pp. 57-80.
- KORZYBSKI, A. H. [1933] *Science and Sanity : An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*. The International Non-Aristotelian Library Publishing, Lakeville.
- PEIRCE, Ch. S. [1978] *Écrits sur le signe*. Seuil, Paris. Édition originale 1938.